



F O N T A I N E S

LE

B R O C E L I A N D E

DIRECTEUR
RONAN PICHERY
DRUIDE ABROC'HELL

ARTISTIQUES

LITTÉRAIRES

TOURISTIQUES

RÉDACTION - ADMINISTRATION: 54 RUE POUILLAIN DUPARC, RENNES - TÉL. 43 - 45

LA BRETAGNE EN DEUIL:

TALDIR, GRAND-DRUIDE D'ARMORIQUE

LA DESCENTE AU TOMBEAU

par ABROC'HELL

NOTRE Grand Chef est mort... O Bretagne éternelle,
Nous, Druides, ici rassemblés, nous pleurons
La perte de celui qui fut un cœur fidèle.

Notre deuil est cruel et nous courbons nos fronts
Pour implorer, Seigneur, au milieu des alarmes
Dans ta grande bonté le pardon et la paix...

Ecoute donc nos cris entrecoupés de larmes!
Tout un peuple est atteint et regrette à jamais
Celui qui le guida sur la route meilleure

Vers des destins nouveaux, car au cours de l'Abred
Pour servir son pays, il ne perdit une heure!
Il a bien mérité d'accéder au Gwened.

O Paradis très blanc des âmes immortelles,
Ouvre au bon ouvrier les portes du Séjour,
A son cœur éclatant donne des joies nouvelles!

Et toi, pays breton qui fus son seul amour,
Laisse à ton serviteur le sommeil de la terre,
Paisible en attendant la résurrection!

Il est là, déposé tout au pied du calvaire,
Le prêtre a récité la dernière oraison
Et béni le Druides en son linceul d'hernines...

Tu vas reposer là, toi le noble exilé,
Avec grâce, accueilli par les faveurs divines,
Et le vent d'occident prête son souffle ailé.

Efficurent le coteau qui forme promontoire
Aux grands épicéas se balançant dans l'air,
Et vient en chuchotant pour retracer l'histoire

De ta noble existence au pays du Poher,
Et lorsqu'enveloppé de la flamme bretonne,
Sous nos yeux embués tu pris place au tombeau

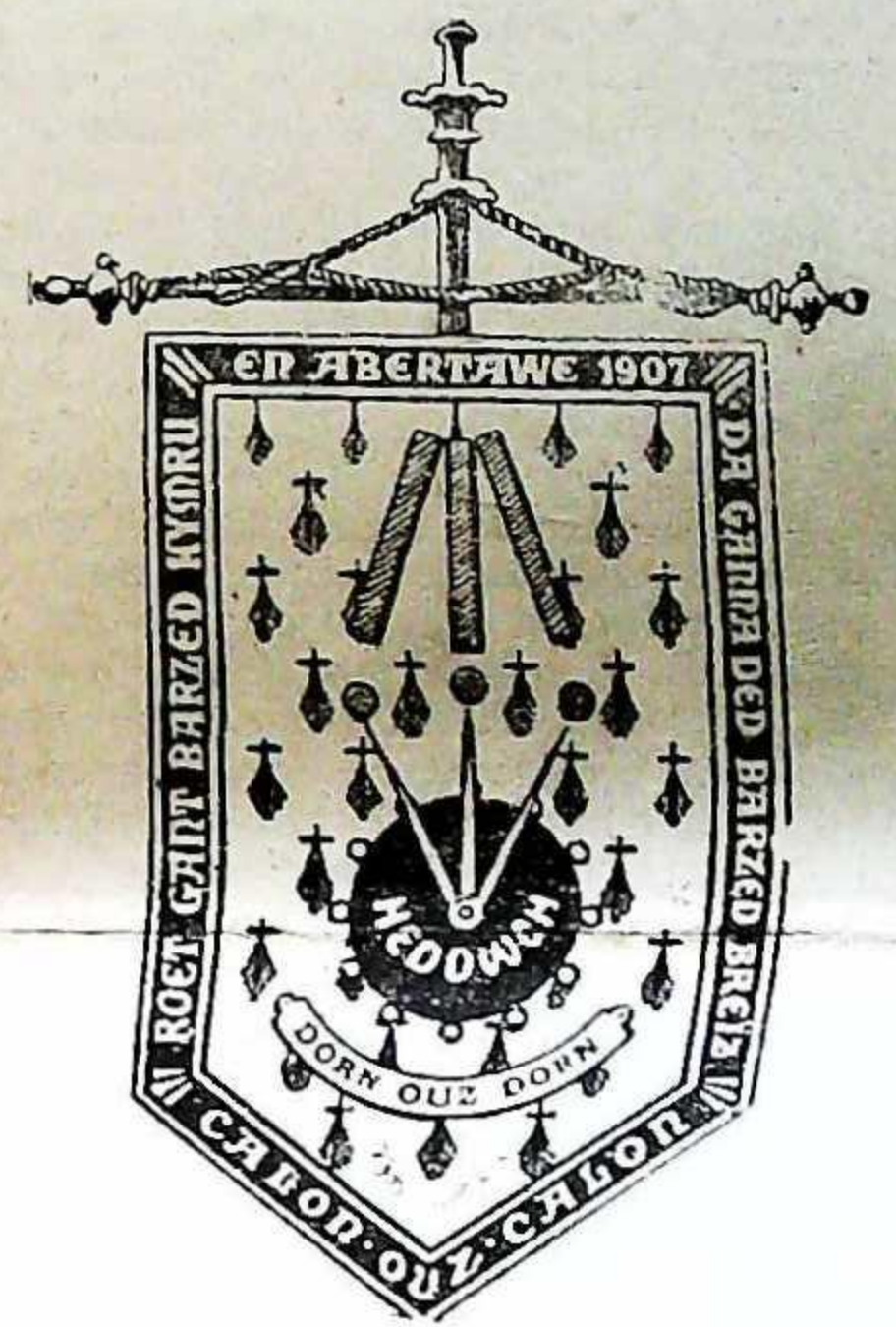
Nous avons béni Dieu qui te garde et te donne
Le repos éternel paré de ton drapeau!
Songe aux générations des futures années:

Qui passeront ici en ployant le genou,
Croyant aux vérités par ta vie enseignées,
Te salueront au chant du « Bro goz va zadou »

ABROC'HELL.



TALDIR
GRAND-DRUIDES
D'ARMORIQUE



LA BANNIÈRE
offerte aux Bretons par leurs frères Gallois lors
de la fondation du Gorsedd de Petite Bretagne

LA VIE ET LA MORT DE TALDIR

par Camille LE MERCIER D'ERM

UNE forte et haute figure bretonne de notre temps vient de disparaître, dans le silence et dans l'apparente indifférence de ses compatriotes oubliés. L'un des hommes qui, pendant le demi-siècle écoulé, ont le plus et le mieux lutté et travaillé pour leur pays par la plume et par la parole, l'un des écrivains et des poètes qui, sur les pas des La Villemarqué et des Luzel, ont le plus et le mieux illustré leur langue nationale; celui qui fut à Rennes, vers 1900, le promoteur des premiers groupements d'étudiants bretons et, bientôt après, l'un des fondateurs et des mainteneurs de l'Union Régionaliste Bretonne et du Gorsedd de Bretagne-Armorique; celui qui, pendant quarante ans, avec son journal *Ar Bobl*, ses revues *Ar Vro* et *An Ouled*, et par son action personnelle, mena le bon combat d'avant-garde à la tête des jeunes pionniers du nouveau fédéralisme breton et interceltique; Fanch Jaffrennou, le barde « Taldir », le véhément sonneur de la « Harpe d'Acier », l'auteur bien connu et parfois méconnu de notre *Bro Goz*, vient de mourir sur la terre d'exil, comme étaient morts Brizeux et Le Braz, qu'il a rejoints, sans doute, « Dans une autre Bretagne, en des mondes meilleurs ».

(Suite page 2)

LA VIE ET LA MORT DE TALDIR

(Suite de la page 1.)

ère et cruelle destinée humaine qui s'achève ainsi, pour lui comme pour d'autres, dans l'amertume des haines inexpiables et des injustices non réparées.

C'est au cœur de la vieille « Cornouaille des Monts », à Carnoët, ou son père, ancien soldat de la fameuse Armée de Bretagne levée par Keratry pendant « l'Année terrible », exerçait les paisibles fonctions de tabellion de village, qu'est né, le 15 mars 1879, François-Joseph-Claude Jaffrennou. Sa mère, Anne-Marie Ropars, poétesse écossaise en coiffe du Trégor, l'initia dès l'enfance à la langue ancestrale et à l'esprit de sa race. Un peu plus tard, il commençait ses études classiques au collège Notre-Dame de Guingamp, où il fut l'élève de l'abbé Louis Le Clerc, « Kloarek ar Wern », l'auteur de la *Grammaire bretonne du dialecte de Guingamp*. Il étudia ensuite au collège Saint-Charles, à Saint-Brieuc, où François Vallée professait un cours de breton. A dix-neuf ans, en 1898, nous trouvons Jaffrennou à Morlaix, parmi les fondateurs de l'Union Régionaliste Bretonne, qui le nomment aussitôt secrétaire de la section de la Langue bretonne. L'année suivante, il publie son premier recueil de vers : *Ar Hirvoudou*, et se rend au Pays de Galles avec une délégation bretonne. Il y reçoit de l'archidruide « Hwfa-Môn » l'investiture bardique, à l'Eisteddfod de Cardiff (août 1899), et prend dès lors le nom de « Taldir », le barde au « front d'acier ». Par la suite, « Taldir » fit partie de plusieurs autres missions chargées de représenter la Bretagne dans les pays celtiques, notamment au Congrès Panceltique d'Irlande, en 1901, et à l'Eisteddfod de Swansea, en 1907.

En 1900, François Jaffrennou suivait les cours de droit à la faculté de Rennes et fondait avec quelques-uns de ses amis, la *Fédération des Etudiants Bretons*, dont il fut le premier président. En 1901, il participait à la fondation du *Gorsedd des Druïdes, Bardes et Ovates de la Presqu'île de Petite-Bretagne*, et faisait représenter par la troupe populaire de Ploujean une pièce satirique, *Ar Bourc'his lorc'hus*. Vers la même époque, il parcourut presque tout le pays avec la troupe du *Ti-Kaniri-Breiz*, la « Maison des Chanteurs de Bretagne », et prit même part aux tournées de Botrel qui désirait s'attacher un auxiliaire bretonnant pour redire aux foules de Breiz-Izel les gwerziou et soniou anciennes et modernes.

C'est vers le même temps que « Taldir » composa son poème *Bro goz ma Zadou*, inspiré de l'hymne national gallois, *Hen wlad fy Nhadau*, et qui se chante sur le même air au rythme large et puissant. *Bro goz ma Zadou* a été adopté comme hymne national des Bretons d'Armorique. Ce chant devait d'ailleurs recevoir, dès 1910, la consécration du disque, la firme Pathé ayant alors fait appel aux bardes « Taldir » (Jaffrennou le Cornouaillais) et « Labou-er » (Loeiz Herriou le Vannetais, mort lui aussi depuis peu, victime des mêmes basses vindictes, et que je salue ici en passant) pour l'enregistrement et la diffusion des airs les plus caractéristiques de notre musique populaire.

Les espoirs qu'avaient pu faire naître les débuts retentissants du jeune barde-tribun, en qui certains voyaient l'homme providentiel des résurgences bretonnes, c'est le futur académicien Charles Le Goffic qui s'en est alors fait l'écho dans ces lignes mémorables :

« Jaffrennou vient à son heure pour prêter son verbe de feu aux confuses aspirations de l'âme populaire, les ordonner les man- fester à la face du jour, comme il est dit dans les *Triades*. Homme de tradition, il regarde vers l'avenir. C'est peu qu'il revendique pour son pays la plupart des libertés inscrites au pacte de l'Union de 1532, et dont la centralisation jacobine s'ingénie à lui arracher les derniers lambeaux. Il veut la langue bretonne parlée par tous les Bretons, épurée, restaurée, rétablie dans ses droits de langue majeure, en possession d'une littérature, d'une morale, d'une sociologie... Il croit aux destinées de sa race comme il croit en Dieu et répète avec une énergie farouche le vieux cri national des ancêtres : *Breiz da vrviken ! — Bretagne à jamais ! —* Refaire une Bretagne ne lui suffit pas : le mirage du celtisme universel tremble par moments devant ses yeux, donne à certaines de ses paroles je ne sais quel tour augural et sibyllin. Et qui sait jusqu'où peut percer le regard de ce voyant ?... »

Mais l'effervescente activité d'un Taldir ne pouvait se limiter à des spéculations intellectuelles. Pour pouvoir rendre de plus grands services à la cause bretonne, François Jaffrennou, licencié en droit, vint en 1904 s'établir à Carhaix, tout près de Carnoët, son pays natal. Il y fonda une imprimerie, un journal hebdomadaire : *Ar Bobl* (Le Peuple) et une revue mensuelle *Ar Vro* (Le Pays), lus par des milliers de Bretons et qui ont porté partout la bonne parole du réveil national.

C'est pendant cette féconde période de sa vie militante que Jaffrennou faisait paraître, vers 1910, en marge de son action politique, une anthologie des écrivains de langue bretonne du siècle écoulé, *Breiziz*, et, d'autre part, un recueil de ses principaux articles et discours, *La Genèse d'un Mouvement*, qui constitue un fort intéressant document pour l'histoire contemporaine du nationalisme breton. Enfin, en 1913, le titre de docteur ès lettres de l'université de Rennes couronnait la remarquable thèse en breton consacrée par le barde kernéen à l'œuvre et à la vie d'un de ses devanciers, Prosper Proux, poète et chansonnier populaire, en mémoire de qui, sous l'impulsion de Taldir, la petite ville de Guerlesquin érigeait bientôt un monument sur sa place publique.

Cet inlassable apostolat de l'idée bretonne allait être stoppé par les quatre années cruciales de 14-18. Le journal *Ar Bobl* et son imprimerie ne devaient point survivre à la grande tourmente où s'anéantissaient tant de belles énergies. Au lendemain de l'épreuve, Jaffrennou n'en reprit pas moins, avec d'autres moyens, la tâche interrompue et compromise, cependant que des disciples nouvellement surgis battaient le rappel de la jeune génération d'après-guerre et

(Suite page 3.)

TALDIR

par E. LE BARZIG

OUI, notre vieux Taldir est mort après nous avoir traduit en breton le passage des *Essais* de Montaigne intitulé « Philosophier, c'est apprendre à mourir » et qui commence par les vers d'Ovide :

« Silicet ultima semper
Expectanda dies homini est... »

Certes, l'homme doit toujours vivre dans l'attente de son dernier jour...

Ainsi donc, le cher Taldir est mort en Sage et en pleine possession de sa lumineuse intelligence.

François Jaffrennou naquit, en 1879, à Carnoët où son père était notaire. Sa mère, Anne-Marie Ropars, nous a laissé des poésies bretonnes.

Au collège Saint-Charles, à Saint-Brieuc, il subit profondément l'influence d'un jeune professeur, François Vallée, le futur grammairien et lexicographe. A 20 ans, l'élève accompagne son maître ainsi que Yann Le Fustec, A. Le Braz etc., à l'Eisteddfod de Cardiff et y est proclamé barde. Il connaît déjà suffisamment le gallois pour prononcer un petit discours qui est très applaudi. Dans ses *Envorennou yaouankiz*, Taldir nous a fait un récit enthousiaste de son séjour en Galles qui est toujours resté pour lui le pays enchanteur.

A leur retour, Le Fustec, Vallée et Jaffrennou fondèrent le Collège des Bardes de Bretagne qui fut aussitôt reconnu comme filiale par le Gorsedd cambrien. Le Fustec-Lemenik en devint le Grand-Druide et Taldir Barde-Hérait.

En 1900, François Jaffrennou alla faire son droit à Rennes, fonda la Fédération des Etudiants Bretons dont il resta pendant deux ans le président. Mais Taldir s'intéressait bien plus à la littérature et à l'action bretonne qu'au droit.

De 1904 à 1914, il est imprimeur-libraire à Carhaix et directeur des journaux *Ar Bobl* et *Ar Vro*. En 1912, il obtient une médaille de vermeil pour ses éditions bretonnes. Il est de toutes les manifestations celtiques (1) et y fait entendre une voix ardente. Il écrit des pièces de théâtre, des « kanaouennou » et « gwerziou », présente avec succès sa thèse de doctorat d'université sur Prosper Proux, publie une anthologie des écrivains bretons et *La Genèse d'un Mouvement*, d'un mouvement dont il est le « commis-voyageur » et le porte-flambeau infatigable et fécond.

Après avoir « fermé boutique », il part à la « Grande Guerre » qu'il terminera comme interprète attaché à la 37^e division britannique. Mars n'a pas chassé la Muse, le barde continue à faire entendre sa voix : il chante le regret du Pays, le courage des poilus.

La paix revenue, il est négociant, correspondant régional de *L'Ouest-Eclair* et continue sa propagande régionaliste. Chaque Gorsedd annuel est un succès — des colonnes mémoriales rappellent encore celui de Riec — et des personnalités éminentes sollicitent leur admission au Collège bardique.

En 1937, il comptera 200 membres. Entre temps est devenu Grand-Druide, Berthou-Kaledvoulc'h auquel succède Taldir en 1927. Il fonde alors la société des éditions « Armorica » et la revue *An Oaled* qui parut jusqu'en 1940 et dont la collection complète est fort recherchée aujourd'hui. F. Jaffrennou publie son *Histoire de Carhaix* et un autre volume sur *La Tour d'Auvergne*. En 1935, il devient président-fondateur du syndicat d'initiative du Poher qu'il continuera à diriger jusqu'en 1944. Il fait paraître ses *Envorennou yaouankiz* succédant à des volumes de poèmes et de chants, dont *Vingt chansons pour les écoles de Bretagne* (Lemoine, éditeur).

Le Gorsedd distribue prix et subventions et donne des secours aux plus pauvres de ses membres.

En 1922, F. Jaffrennou est devenu officier d'Académie, officier de l'Instruction publique, en 1931, chevalier de la Légion d'honneur en 1938.

« Mais si le rideau était tombé là sur mon rôle, la pièce eût manqué d'un dénouement. » (Taldir).

1940. Occupation. Pétain. Le maréchal accueille favorablement le « Placet » demandant une autonomie administrative et culturelle de la Bretagne, et, auprès de la Préfecture régionale, s'installe un Comité consultatif de Bretagne où Taldir est appelé à siéger.

A la Libération, F. Jaffrennou est arrêté et ne recouvre la liberté qu'en décembre 1946. Interdit de séjour, il ne résidera plus en Bretagne, même après le relevé de l'interdiction en 1948. Il vit avec l'un ou l'autre de ses enfants au Mans, à Mascara (Algérie), puis à Bergerac où il vient de s'éteindre en demandant que son corps soit transféré à Carhaix.

En 1947, Taldir avait été maintenu Grand-Druide et, l'année suivante, au Gorsedd-Kuz de Rennes, il lui avait été nommé, sur sa demande, un coadjuteur, M. Pierre Loisel (Eostig Sarzhaw).

Il fut très affecté par ses malheurs de 1945-1946 ; d'autre part, il fut victime dans une rue du Mans, d'un accident très préjudiciable à sa santé, à Pâques 1953. Et puis, l'exil lui pesait, malgré les bons soins de ses enfants... Sa vitalité était atteinte. D'ailleurs, depuis 1953, a divisé en deux groupes divergents les membres du Gorsedd... Le vieux barde en a beaucoup souffert...

En 1951, les Bretons du Maroc ont réservé à Taldir des réceptions grandioses qui prirent un caractère semi-officiel à Casablanca, Babat Mazagan. En 1953, il présida le Congrès Interceltique de Glasgow en compagnie de l'Archidruide de Galles, Dyfnallt Owen. Et enfin, en août dernier, il était des nôtres au Gorsedd de Carnac, bien vieilli certes, mais sa parole restait fine, l'esprit vif, la mémoire

(1) Voir mon ouvrage « La Roche-Derrien. Le barde N. Quellien ».

(Suite page 3.)

TALDIR



Eostig SARZHAW
promu Grand-Druide

RETRACER la vie et l'œuvre d'un homme d'action et d'un Barde comme le Grand-Druide Taldir n'est pas une petite affaire, et il est impossible, dans un simple article, de donner une idée exacte de l'envergure du personnage, de son influence sur la Littérature bretonne, et sur l'évolution de ses compatriotes, grâce à son œuvre. Toutefois je tâcherai de classer toutes les idées qui me viennent à l'esprit et d'en donner un résumé susceptible de fournir aux Bretons un aperçu de son travail et des résultats obtenus.

Reportons-nous en 1899. Taldir avait alors 20 ans, et en collaboration avec Guillaume Le Fustec et Yves Berthou, ses illustres prédécesseurs comme Grand Druides du Collège des Bardes il lança l'idée d'un renouveau breton et d'une résurrection druidique et bardique. Qu'existait-il alors, au point de vue Mouvement Breton ? Rien, sinon quelques doctes sociétés enlisées dans la contemplation d'un passé révolu ; pas de groupements de Jeunes, donc pas d'espoir d'une relance du sentiment breton.

Grâce à son dynamisme, à son énorme capacité de travail, à sa jeune érudition, et à son éloquence, il réussit à grouper autour de lui jeunes et vieux, à leur insuffler la foi en l'avenir de la Bretagne et de sa Langue, à reprendre d'une façon continue et méthodique les relations interceltiques, en un mot à donner à un mouvement jeune et ardent des bases fermes. Son « Breuriez ar Studierien Vreton » fut le ferment d'où jaillit le Chêne nouveau : le Collège des Druides Bardes et Ovates de Bretagne. Immédiatement autour de lui gravita toute une nébuleuse de mouvements divers, et il n'est pas osé de dire que tout ce qui existe actuellement au point de vue Breton est dû à l'initiative de Taldir qui suscita, aidé par ses confrères dans le druidisme, tous les enthousiasmes de la Bretagne moderne.

Cette évolution n'alla pas sans heurts, les Bretons étant indisciplinés par nature et ayant tendance à créer maintes chapelles. Mais il fallut le Mouvement Bardique de Taldir pour les réveiller. On a souvent critiqué son œuvre et ses méthodes, on a créé à côté de nombreux autres groupements, correspondant aux différentes tendances de nos compatriotes. Mais, si en toute bonne foi, on accomplit le travail de l'historien, et remonte aux sources, on retrouve toujours à l'origine : Le Fustec, Yves Berthou, Taldir. Il faut ajouter à ces trois grands noms celui de notre Confrère le grammairien F. Vallée Druide Ab-Hervé.

Parlons maintenant de l'œuvre littéraire de Taldir et elle est importante. Malgré toutes les tâches ingrates qu'il devait accomplir pour assurer la marche ascendante du Gorsedd, ainsi que ses nombreux voyages et manifestations, il publia maintes œuvres dont voici les plus marquantes :

- 1899 : An Hirvoudou (les Soupirs), poèmes ;
- 1900 : An Delen Dir (la Harpe d'acier), poèmes ;
- 1903 : Pontkallek (tragédie) ;
- 1903 : Barzaz Taldir (poèmes), avec traduction en anglais-français-gallois. Les tomes 2, 3 et 4 parurent en 1912, 1923 et 1934 ;
- 1910 : Breiziz (Bretons), une anthologie des écrivains bretons du XIX^e siècle, embryon d'une étude de la Littérature bretonne qui fut reprise d'une façon plus complète par Loëiz Herrieu en 1943 ;
- 1912 : La Genèse d'un mouvement (1898-1911) - Articles, Doctrines et Discours ;
- 1913 : Dictionnaire français-breton ;
- 1913 : Prosper Proux, sa vie, ses œuvres (Thèse de Doctorat) ;
- 1928 : La Véritable Histoire de la Tour d'Auvergne-Corret ;
- 1934 : La Clé des noms (Traité d'onomastique bretonne) ;
- 1940 : Carhaisiens célèbres ;
- 1942 : Levr Kansouennou Brezonek (2^e édition) ;
- 1944 : Eur wech e oa... eur chrennard, eun diskard, eur soudard ;
- 1955 : 20 chansons populaires (la première édition datant de 1936).

En dehors de ses travaux personnels il collabora à de nombreuses publications bretonnes et interceltiques : Ar Bobl, an Oaled, Cymru'r Plant, Banner se Amseru Cymru, ceci en plus de son travail de journaliste à « L'Ouest-Eclair », dont les successeurs ne lui ont d'ailleurs pas gardé la moindre reconnaissance, tout ce qui concerne Taldir et les Bardes (cf. Mort de Loëiz Herrieu et de Taldir) y étant censuré d'une façon impitoyable au nom de la charité chrétienne, de la liberté et de la fraternité.

Au point de vue général l'une des réalisations les plus importantes fut la reprise des relations interceltiques d'abord avec le Pays

de Galles, et ce fut la création du Collège des Bardes Bretons, filiale du Gorsedd Gallois, puis avec l'Irlande ce qui entraîna la création du Congrès Interceltique dont il fut l'un des membres fondateurs, enfin avec l'Ecosse, l'île de Man et la Cornouaille britannique, Pays où son seul nom fait ouvrir toutes les portes aux délégués bretons.

Je ne saurais terminer sans parler de l'hymne Breton « Bro goz ma Zadou » qui est maintenant sur toutes les lèvres des vrais Bretons. Cet hymne sera certainement la partie de son œuvre la plus durable et la plus aimée car elle fut la plus critiquée. On lui reprocha en effet d'avoir copié les Gallois mais les petits chicaniers de la base ignoraient sans doute que les dirigeants Celtiques internationaux l'avaient autorisé à composer sur le thème de l'hymne national gallois « Hen wlad fy Nhadau » un hymne qui deviendrait celui de la Bretagne et que j'ai entendu chanter avant guerre par des groupements de toutes obédiences. La musique qui est également la même lui fut concédée par le Collège des Bardes Gallois. Les Corniques ont d'ailleurs obtenu la même autorisation ; ce qui fait que les trois nations britanniques utilisent le même chant chacun dans sa langue propre. Que dire alors du plagiat effectué ensuite sans autorisation et qui consista à amoindrir les termes employés par Taldir dans un sous-succédané que l'on n'a pas réussi à imposer malgré les efforts d'une propagande payante. Un mot spécialement gênait ses détracteurs et il se trouve dans la dernière phrase du refrain : « Ra vezo digabestr ma Bro ».

Eostig SARZHAW.

LA VIE ET LA MORT DE TALDIR

(Suite de la page 2.)

que, de mon côté, en produisant pour la première fois, en 1919, l'irréfutable et séculaire témoignage de nos Bardes et Poètes nationaux, sous la caution celtique du président Wilson et du futur Premier Britannique Ramsay Mac Donald, je parvenais à promouvoir les revendications bretonnes sur le plan élargi de l'éphémère Société des Nations. Dès lors, avec le Consortium Breton, la revue An Oaled et les éditions Armorica, avec le Gorsedd, qui l'avait élu pour son « Grand-Druide » et dont les assises annuelles se conjugaient avec les congrès de l'Union Régionaliste Bretonne, présidée et animée par le regretté marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan, Fanch Jaffrennou, débordé sur ses ailes par l'activisme spectaculaire de ses jeunes disciples de Breiz Atao, n'en continua pas moins de prodiguer, pendant l'inter-guerre, une activité efficace au service d'une cause à laquelle il avait voué sa vie.

En fait, l'œuvre culturelle qui restera de lui était déjà réalisée dans ses lignes essentielles, avec ses prestigieux recueils lyriques : An Hirvoudou, An Delen dir et les trois Barzaz-Taldir, avec ses chansons pour la jeunesse et les comédies populaires de son Teatr Brezonek Poblus, avec diverses études de linguistique bretonne, de folklore et d'histoire locale, avec un volume de souvenirs Eur wech a oa, avec les autres œuvres déjà citées plus haut et celles, moins notoires, que j'ai pris soin de mentionner dans mes notices biobibliographiques des Bardes et Poètes nationaux.

La nouvelle guerre « mondiale » et ses suites « victorieuses » allaient hâter le déclin d'une carrière déjà bien remplie, dans le déchainement des passions homicides et des rancunes de clocher orchestrées contre les patriotes bretons par les profiteurs du nouveau régime. Victime expiatoire de ces forfaitures officielles ou officieuses, le barde proscrit n'y devait survivre que peu d'années. Désenchanté de l'effort créateur, détaché de son œuvre et des vanités de ce monde, « libéré » de ses biens terrestres et de ses illusions, ayant pris précaution de déposer aux Archives de Quimper ses manuscrits encore inédits et l'énorme fonds de documentation qu'il avait amassé en quarante ans, il allait demander l'oubli et la sérénité à la terre d'Afrique, errant désormais d'Algérie en Aquitaine et de Galles en Ecosse, pour ne revenir qu'incidemment en Bretagne où je le rencontrai pour la dernière fois à Auray, en 1954, pour la célébration du cent-cinquantième de Cadudal, cet autre grand proscrit breton, immolé à la Raison d'Etat.

Moins tragique que celui du héros de la Chouannerie, le destin de Jaffrennou devait marquer sa dernière étape à Bergerac, où il s'est éteint, épuisé, mais lucide, au foyer de ses enfants, près de la courageuse compagne de sa vie, le 23 mars 1956, dans la 78^e année de son âge. Selon ses dernières volontés, le corps du barde retourné vers les Ames — aet d'an Anaon — repose aujourd'hui en terre natale, au cimetière de Carhais en Cornouaille, où ses amis de toute la Bretagne et de toute la Celtie d'outre-mer dresseront bientôt sur sa tombe le menhir du souvenir.

Et nous redirons alors, à sa mémoire, le chant gaélique et breton — Dale'h sonj, o Breiz-Izel —, ce chant qu'il a créé et chanté lui-même et qui est l'un des plus beaux et des plus émouvants qu'il nous ait laissés :

« Souvlens-toi, ô Bretagne, souvlens-toi du temps où tu n'étais pas encore vendue et vaincue, quand tes fils pouvaient marcher heureux, la tête haute et l'esprit libre, quand tu n'étais pas encore faible et misérable, liée au char doré des vainqueurs, traînant à tes pieds une chaîne... »

« Souvlens-toi, ô Bretagne, des Anciens qui ont bercé ton berceau ; dans chaque vallon et sur chaque colline, tu percevras leurs voix dans le vent... »

« Souvlens-toi, ô Bretagne, de tes Bardes qui chantèrent dans ta langue si douce à nos cœurs... Souvenons-nous, souvenons-nous à jamais des gloires éclatantes de nos Ancêtres, et, quel que soit le destin de notre Patrie bretonne, ne perdons jamais les traces de leurs pas. »

Camille LE MERCIER D'ERM.

LES SOIRÉES THERMIDORIENNES

OU

LES LANDES DE MANNARA

par Jacques PETIT

(Suite du n° 38)

A qui n'est-il pas arrivé d'imaginer le roman des époques « où il ne se passe rien » ? Et l'auteur des « Soirées Thermidoriennes » n'a-t-il pas eu quelque intention malicieuse en choisissant pour cadre la ville de Rennes à la sérénité proverbiale, malgré les cruelles vicissitudes qu'elle a senties du fait des sentiments politiques qu'elle a dû subir en temps que capitale de la Bretagne, pour époque la fin du Directoire, et pour personnages ces aimables « Thermidoriens » de notre province, qui ne sont pas des héros, ou le sont malgré eux, de souvenirs, parfois terribles... et de toutes les presciences poétiques dans cette « fin de siècle » fatiguée ? Mais ces « Soirées » sont hantées d'un temps où le romantisme naît dans les rêves et les amours avant de paraître dans les œuvres.

Monsieur Fleury, Jules Fleury, perruquier, tempérait par son patronyme évocateur de prairies et de bergerades, la martiale vigueur de son prénom romain. Gildas voyait la dynastie des Jules sous l'apparence d'une alignée de bustes laurés, tout au long d'une galerie, et sans qu'il sût pourquoi, à cette vision se superposait celle de têtes en cire coiffées de chevelures postiches. D'ailleurs, Gildas, qui était muscadin dans la mesure où sa bourse lui permettait de suivre le mode, aimait depuis sa plus tendre enfance les boutiques à poudre et à parfum. L'attitude confidentielle et attentive ordinaire aux perruquiers s'harmonisait avec l'évidente affabilité des visages de cire ; leurs salons étaient les derniers et, si un vague souvenir de guillotine pouvait lui venir à l'esprit devant ces têtes trop seules sur leur piédestal, il le remplaçait peureusement par une idée de masques de théâtre. Il avait toujours senti la nécessité du monde tragique — celui du théâtre bien entendu — et non de celui où les tribuns imitent trop mal les tirades des poètes, où un sang authentique ne compense pas la médiocrité de l'artifice. La poudre de riz flottant dans l'air était pour lui le symbole d'un monde qui ne pèserait pas, et il pensait qu'il fallait voir la vie à travers les flacons colorés des eaux de senteur.

Quand la nuit tombait et qu'un coin de vitre libre s'ouvrait sur les maisons tassées de la rue ancienne, Gildas avait le sentiment que par là venaient les rêves et les mystères nouveaux que cette paroi diaphane était la porte des songes dont parlait Virgile. A l'entrée de la nuit, ils venaient chercher des parfums et des perruques. A l'intérieur, le monde des paravents aux fleurs baroques et rougeoyantes, les lueurs renversées et les ellipses des lampes composaient à l'heure où les volets se ferment un orchestre futile. La silhouette de Jules Fleury s'agitait autour du dernier client comme en une danse de Pierrot. Gildas parlait doucement à Marcelle ; elle secouait ses boucles brunes, ouvrait ses grands yeux noirs et son amoureux se plaisait à voir en elle quelque belle venue des tendres pages d'un romancier d'Angleterre.

Parmi les grâces passagères des poudriers, elle parlait du pays où la famille de son père gardait, tout là-bas, d'agrestes et silencieux cousins ; elle évoquait les durs mystères des Landes de Mannara, qu'elle n'avait pourtant fait qu'entrevoir à de rares jours de fête quand elle allait, fillette, chez sa tante du haut-pays ; des lignes jaunes et grises les soirs de retour, des lignes qui barraient l'horizon des vallées à pommiers, de leur relief insensible, mais terriblement lointain et reculé.

Gildas et Marcelle prirent un journal qui traînait sur un guéridon et le lurent ensemble. Peut-être n'était-ce que pour se rapprocher plus tendrement. D'ailleurs le « Républicain Français » de M. de Lacretelle était une feuille royaliste et personne ne s'y trompait. Masque pour masque, dans la farandole thermidorienne, pourquoi un journal politique n'eût-il pas servi de prétexte à des amoureux ? Auvespre haussait les épaules, non pas devant les subterfuges de Gildas et de Marcelle, mais devant ceux du journaliste parisien, et il bougonnait. Gildas au contraire aimait ces masques ; tout le monde alors portait un loup sur le visage et le charme des physiognomies troubles et fatiguées s'ornait d'attraits nouveaux.

Auvespre disait qu'il regrettait les jours où, en de joyeuses troupes, armés jusqu'aux dents, coiffés de turbans chargés de bandes cartouchières, ils erraient dans les campagnes aux alentours de la Ville, pénétraient dans les maisons des bourgeois ou des paysans hostiles ; après avoir baisé dévotement les pieds du crucifix que la grande salle gardait toujours par habitude, ils réclamaient une grandiose omelette, disaient deux mots aux futailles et parlaient après avoir brûlé les barrières des péages routiers, volé les habits des curés assermentés et fait trembler les percepteurs.

Gildas aimait la paix et la construisait comme un pays de miniature qu'il semblait contempler à travers son face à main d'écaillé. Sans doute, il espérait bien que les luttes de parti ne cesseraient pas. Mais les disputes de place de marché seraient désormais le registre acceptable vers lequel iraient en s'abaissant les grandes clameurs d'angoisse et de haine. Les luttes de clocher lui paraissaient, dans la symphonie villageoise de son idéal pacifique, aussi indispensables que les jacassements de volaille et les claquements de sécateurs à rosiers. Les Landes de Mannara, où l'on s'était tant battu, lui apparaissaient vêtues de brume claire ou de soleil, et la miséricorde du Seigneur les donnait comme terre d'apaisement aux haines et aux rancunes, tandis que les ajoncs où l'on s'était égorgé, où l'on était

mort au milieu des épines, rouvreraient leur destin ; celui d'être portés en bottes, à la tombée du soir, sur les roues cahotantes des chariots pacifiques. Pendant que le rouge deviendrait rose, pour la déception de ceux qui croyaient toujours verser des torrents de sang pour rafraîchir leur folie, le banc ne pourrait faire autrement que de prendre un reflet bleuté, le bleu imperceptible des dissimulations nécessaires — et peut-être aussi l'apport d'une raisonnable modestie ; car c'est l'orgueil de l'honneur que de croire qu'un drapeau entièrement lilial demeurera toujours tel sous les vents, les pluies et les années ; et les ajoncs ne sauraient demeurer comme une couronne d'épines, car Dieu seul la port éternellement.

Pendant que Gildas poussait ses petites constructions comme maisonnettes de jeux enfantin, le visage massif d'Auvespre s'affaissait dans la tristesse et il cherchait dans le souvenir des landes le salut des purs, une protestation contre la perfidie de la paix précaire du moment, une compensation aux oublis, aux complaisances, aux accommodements. Pour lui, du haut de leurs deux cents mètres, les landes évoquées par Marcelle étaient un intangible sommet, et leurs arpens d'ajoncs, une épine dans la molle conscience du siècle, qui, sans qu'il osât se l'avouer, devenait aussi la sienne.

CHAPITRE III

LE CABARET DE L'AMOUR SECRET

Gildas s'attardait. Auvespre sortit seul et regagne le cabaret où il gitait. Jaune, marron, gris comme un mauvais jour, le cabaret semblait issu de la terre, il attendait on ne sait quoi, sous la pluie qui tombait dans l'heure terne. Auvespre reconnut derrière la vitre éclairée la silhouette de la Patronne ; debout, elle dressait son ombre fine et voluptueuse dans la lueur jaunâtre. L'eau du ciel devait frapper de ses gouttes le puits calme de la cour.

Dans le cabaret, les tables étaient luisantes de graisse et de moiteur. Auvespre dina dans la salle, jouissant de l'heure qui fuyait, installé dans ce havre de gaillon où régnait la jeune femme blonde, reine de la pluie, du vin et de la gargote. Il y eut peu de monde au dîner ce soir-là. Peut-être la pluie avait-elle retardé les rouliers et les marchands. Quand la servante eut balayé sous les bancs et claqué les contrevents, et quand la Blonde se fut retirée, Auvespre à son tour, comme à un signal, entra dans les ténèbres de la cour, respira une minute l'humidité du pavé et de la terre. Puis il monta l'escalier étroit et obscur, leva la barre de fer qui servait de loquet. Son cœur battait toujours en ces instants, bien qu'il fût sûr que, comme chaque soir, la Blonde l'attendait. Une flamme tremblotante de chandelle éclairait le lourd parquet de chêne aux planches arrondies et polies, le lit ouvert sur lequel elle était assise, et la lumière caressait ses jambes croisées et sa gorge nue dans l'échancrure de la chemise. Elle se leva, lui passa les bras autour du cou, roula sa tête sur son épaule. Leurs bouches se cherchèrent ; après un baiser, elle rejeta son visage en arrière, le regarda les yeux tout grands ouverts, et sourit en sentant la main d'Auvespre posée sur son sein.

(La suite au prochain numéro.)

A NOS ABONNÉS

Nous tenons à nous excuser auprès de nos abonnés du retard important que ce numéro a dû subir. Cela tient tout d'abord à l'obligation dans laquelle nous nous sommes trouvés de procéder à un recensement complet de nos abonnés, attendu que nous avons envoyé de nombreux services de propagande, or ceux-ci coûtent très cher. Nous donnerons à nos amis les résultats de leur prospection. Ensuite nous avons dû attendre des articles concernant Taldir. Le double numéro Mai-Juin suivra de près celui-ci.

SI VOUS PASSEZ VOS VACANCES A LA MONTAGNE

Mégève (Haute-Savoie). Demandez à...

L'HOTEL PERCE-NEIGE

les conditions de séjour en vous recommandant des « FONTAINES DE BROCELIANDE »

Le meilleur accueil vous sera réservé - Tout confort - Repos idéal - Situation très privilégiée.

DERRIERE LES BARREAUX

EXTRAIT DE TROIS ORPHÉES AUX ENFERS

JUSTIFICATION DE
FRANSEZ JAFFRENNOU-TALDIR

Falluntur saepe hominum sensus in iudicando
Imitation de J.C.

Je suis le petit-fils d'une voyante, Marie-Anne Le Talec, née à Plusquellec, près Callac, en 1805, morte et enterrée à Calanvel en 1877. Pendant les quarante années qu'elle a vécu au village du Hellegoët en Bolazec dont son mari François Ropars était maire, elle acquit une réputation de visionnaire. Elle prédisait à coup sûr les malheurs privés, les décès surtout. La mort d'une personne lui était annoncée par des bruits, des lumières au-dessus des demeures, des apparitions.

J'ai hérité de la disposition de Marie-Anne Le Talec à la prémonition. J'ai su d'avance ce qui devait m'arriver dans la vie. J'ai su que tous mes amis de jeunesse me précèderaient dans la tombe, pour que je reste « porter témoignage ».

J'ai pu constater cent fois au cours de ma longue existence que je portais le « mauvais œil » à ceux qui me voulaient du mal. Je l'ai prouvé dans un tract confidentiel intitulé : *Un lourd destin accable les ennemis des Bardes*, dont un exemplaire se trouve dans les archives du Gorsedd entre les mains de mon Coadjuteur le Druide Eostig Sarzaw.

Mes ennemis ont été victimes de catastrophes imprévisibles dans lesquelles je ne suis par intervenu... *Fata trahunt*.

J'ai dit que ma grand'mère voyait des apparitions.

Peut-on raisonnablement dire que de telles choses soient possibles ?

Est-il vraisemblable que certains cerveaux peuvent entrer en communication avec des Morts ?

Mais d'abord, y a-t-il des Morts ? Est-ce que l'âme survit au corps ? Est-il possible que des esprits capables de comprendre et d'expliquer par la science le mécanisme de l'Univers Stellaire ne passent sur la planète Terre qu'un séjour minuté ?

Si la religion a résolu le problème, on peut raisonnablement affirmer par l'expérience que certaines personnalités transcendantes se perpétuent hors la vie matérielle pendant un temps indéterminé, puisque leur influence continue à s'exercer sur nous. Les incantations des Druides, des Marabouts, des Prêtres, qui s'adressent aux Héros, aux Saints, aux Désincarnés, ne sont pas toujours vaines.

J'ai été personnellement tenté d'attribuer à l'intervention surnaturelle du R.P. Julien Maunoir, élevé par l'Eglise Romaine sur les Autels, le changement d'attitude des farouches « maquisards » qui m'arrêtèrent à Plévin (Côtes-du-Nord), le 6 août 1944. Quelque temps après la Terreur de 44-45, le clocher de Plévin, justement, a été détruit par la Foudre. Doit-on y voir l'un de ces « signes » dont le sens n'échappe pas aux croyants ?

Le P. Maunoir est inhumé à Plévin et j'ai été son hagiographe. (Cf. le journal « Nouvelliste de Bretagne » de Rennes, 1930-1931.)

Ainsi je puis prédire les plus grands malheurs à ceux qui m'ont persécuté en 1944 et 1945 mais aussi la paix du cœur et la longévité à ceux qui m'ont aidé.

De même dans le domaine Culturel. La répression sans discernement exercée par la IV^e République contre le Mouvement Breton et ses militants sera toujours un boulet aux pieds de ce régime. Mais elle auréolera les Patriotes qui ont maintenu la Bretagne debout de 1940 à 1944 d'une gloire immortelle.

GRAFFITUS

J'ai gravé à l'aide d'une pointe sur le mur de ma cellule à la Maison d'arrêt de Kemper l'inscription suivante :

HIC JACVIT IN MEDIA NOCTE FRANCISCVS GOTTFRENDVE
QVI DICITVR TALDIR APVD BRITONNES, ARMORICÆ DRVIVS
DES MAGNVS, BRITANNIÆ MAJORIS COLLEGII BARDVS. SVB
PERSECVTIONE LIBERATORVM. ANNO DOMINI MCMVVL

TALDIR

(Suite de la page 2)

intacte.

Et Taldir n'est plus...

Taldir était un entraîneur d'hommes... Combien d'entre nous lui doivent leur vocation bardique ou tout simplement leur qualité de « bons Bretons ». Taldir était un éveillé de vocations... Nul autre que lui ne mettait plus de sollicitude et de délicatesse pour guider les jeunes écrivains de chez nous, il savait les encourager par de bonnes paroles qui allaient au cœur ou par des lettres si pleines de charme.

Taldir ne sera pas oublié tant que son Pays sera cette « Breizdouar ar Sent koz, douar ar Varzed » qu'il a si bien chantée et servie.

Ra vezo madelezuz an Aotrou Doue evid e ine.

AR BARZIG.

Abonnez-vous à :

FONTAINES DE BROCELIANDE

Les 12 Numéros 300 fr.

C. C. P. RUNNES 1158-96

CINQ ANS DE PRISON

Cinq ans pour répéter toujours les mêmes gestes,
Faire les mêmes pas dans les cachots funestes.
Cinq ans sans contempler la ligne d'horizon
Et ne voir que les murs d'une horrible prison.

Cinq étés passeront pour les heureux du monde
Inondant de soleil la Bretagne féconde.
Cinq fois le dur hiver me glacera le corps,
Je ne puis espérer le moindre réconfort.

J'étais le prisonnier le plus vieux de la ville,
Ce fait n'a pas ému le tribunal hostile,
Il fallait un exemple. Il fallait un martyr,
Les Bourgeois de Carhaix ont désigné Taldir.

Tel un anachorète ou quelque pauvre ermite
Retranché de la vie et claustré dans son gîte,
Je guetterai, patient, derrière les Barreaux,
Le jour où je verrai s'effondrer mes bourreaux.

6 juin 1945

CONFESSION

Tu te plains, ô Taldir, Grand Druide d'Armorique,
De te voir brimer sans raison.
D'avoir été jeté, victime politique,
Au fond d'une infecte prison.

Pense donc à Socrate. Il dut quitter la vie
En buvant un amer poison ;
Pense au grand Cicéron dont l'infâme Fulvie
Perça la langue d'un poinçon.
A Vercingétorix, ce pur Héros des Gaules
Captif de César l'Assassin ;

Pense au poète exquis, à Charles d'Orléans
Qui resta vingt années dans le donjon de Londres ;
A la Reine Stuart qui vit sa beauté fondre
En prison pendant dix-sept ans ;
A tous les prisonniers de la Terre Celtique
Qui gémissent dans les cachots ;
A ceux qui sous les rois, et sous la République
Montèrent sur les échafauds,
Et tu seras, Taldir, indifférent, affable,
Tu défieras les coups du Sort.
Et ne regrette rien : ta vie est honorable,
Contre l'adversité, sois fort.

Vient de paraître :

Marcel PLANIOL

HISTOIRE DES INSTITUTIONS

DE LA BRETAGNE

TOME III

L'exemplaire franco 1580 fr.

Les trois premiers tomes franco 4820 fr.

Facilité de paiement sur simple demande

A l'occasion de la mort de Taldir

Lisez :

TROIS ORPHÉES AUX ENFERS

Poèmes composés dans les fers par trois authentiques Bardes :

Le volume franco 350 fr.

Contre mandat ou C. C. P.

Fontaines de Brocéliande 1158-96

DERRIÈRE LES BARREAUX

EXTRAIT DE TROIS ORPHÉES AUX ENFERS

(Suite de la page 5.)

DE PROFUNDIS CLAMAVI...

Seigneur, j'ai clamé vers les cieus
Pour t'appeler dans ma souffrance,
Mais dans les infinis spacieux
Je n'ai perçu que le silence.

Saint Gildas de Rhuys, patron
De mon fils proscrit, que Dieu mène,
Je t'invoque comme Breton :
Fais que ma foi ne soit pas vaine

Saint Yves de Tréguier, vengeur
De tous les Justes qu'on opprime,
Tu dois être mon protecteur,
Je t'en adjure de l'abîme.

Vénéérable Julien Maunoir
Qu'en Poher le psuple vénère
Pourquoi me laisser dans le noir ?
Voici des mois qu'en toi j'espère

Et toi ma mère au grand cœur pur
Entends-tu là haut dans l'espace
Mon faible cri derrière un mur
Dans une prison qui me lasse ?

M'avez-vous tous abandonné
Sans soutien, dans la nuit blafarde ?
L'Univers serait étonné
Que vous laissiez tomber le barde.

Des profondeurs monte vers vous
L'appel d'un vieillard qui se ronge.
Agissez. Que votre courroux
Ecrase l'infâme mensonge.

IL FAUT PAYER

à Ronan Pichery
le Poète inspiré des Fontaines de Brocéliande

Quand vient la nuit de Juin où le jour se prolonge,
Un silence de mort recouvre les grabats.
Les détenus, brisés, s'adonnent à leur songe
Et renoncent enfin à leurs tristes débats.

Alors tout mon passé ressuscite et remonte
Du fond de ma mémoire où l'enchaînait l'oubli.
C'est une chevauchée étrange de vieux conte.
Le vétuste dortoir en est bientôt rempli.

Toute ma vie est là du berceau à la tombe,
La tombe, la prison où je suis mort-vivant,
Un mort qui peut penser, car dans ma catacombe
Je vois se dérouler un film étincelant.

Tout m'a souri jadis au cours de treize lustres,
Du côté matériel et intellectuel.
Les plaisirs de l'esprit ainsi que ceux des rustres
M'ont tour à tour bercé d'un charme sensuel.

Des lacs de Killarney aux lointaines Hébrides,
De l'île d'Anglesey au bout de la Cornwall,
J'ai traversé les mers, les montagnes arides,
Reçu chez le Crafter, chez le Lord, au Town-Hall.

J'ai fréquenté les Grands et vu leur petitesse,
J'ai des Bourgeois repus mesuré la bassesse ;
Mais la haine n'a pas pris racine en mon cœur,
Sceptique, indifférent, je n'ai pas de rancœur.

J'ai parcouru ma route en barde et en esthète
Avec un livre en mains. Je fus toujours choyé.
Mon existence fut une constante fête
Dont je me reposais au sein d'un doux foyer.

Que désirer de plus ? Que se garde ma race
Par un représentant présent sur le Forum ?
Mon petit-fils Mikaël continuera ma trace,
Un jour il portera de Breiz le labarim.

En attendant, j'expte un cycle incomparable
De triomphes auxquels la Gloire fait écho.
Tout se paie ici-bas. Il n'est pas convenable
De sortir du Banquet sans payer son écot.

BALLADE A MEIRION

(Meirion est une Galloise, fille du
druide Dyfnallt, épouse d'un Canadien.
Elle s'était efforcée de me faire sortir
de prison, d'accord avec les Sociétés
Celtiques de Galles et d'Irlande)

Un jour, le Surveillant-Geôlier
Vint dire au Barde Prisonnier :
« Une visite.
Une femme voudrait vous voir,
Elle vous attend au parloir ;
Venez de suite. »

Quand il la vit, le « détenu »
Avec surprise a reconnu
La messagère
Du vieux pays de nos cousins
Les Gallois, amis et voisins
De l'Angleterre.

La voilà qui lui saute au cou
En s'écriant : « How do you do ?
Que Dieu vous garde.
Tous les Celtes sont résolus
A travailler pour le salut
De leur vieux barde. »

« Le geste est noble et généreux
D'offrir la main au malheureux
Dans la débîne ;
Mais les Philistins sont très forts,
Ils déjoueront tous vos efforts
Et vos combines. »

« Fille du pasteur Cambrien
Qu'anime le souffle chrétien,
Merci quand même !
Les Bretons ont l'éternité
Pour défendre la Liberté,
Leur bien suprême. »

LA CHUTE DU BARDE

Depuis tantôt dix mois je glisse dans l'abîme.
J'étais monté trop haut. J'avais atteint la cime
En cinquante ans passés à chanter mon pays.
Et me voici vaincu. Mes ennemis m'ont pris.

Je songe aux prisonniers connus de tous les âges,
Aux guerriers, aux martyrs, aux savants et aux sages,
Qui surent affronter le courroux des méchants,
Les Poètes les ont célébrés dans leurs chants.

Je vivais à l'écart, pensif et solitaire.
La Guerre impie avait contaminé la terre,
Les conquérants régnaient partout autour de moi.
Mon esprit restait libre et mon cœur sans émoi.

Je planais au-dessus des tristes contingences.
Tandis que le public accablé de souffrances
Préparait la révolte à l'insu du Germain,
Moi je piquais mes choux sans penser à demain.

Mais les bourgeois puissants me surveillaient dans l'ombre,
Ils se disaient entre eux : « Pourquoi ce vieillard sombre
Ne s'unit-il à nous pour chasser le vainqueur ?
Les Bardes du Gorsedd n'ont-ils donc plus de cœur ? »

Pauvres Pharisiens ! Les pieds dans vos pantoufles
Vous poussiez à la mort un peuple à bout de souffle ;
Vous méprisiez les mots qui font notre fierté ;

LA PAIX, LE DROIT, LA CHARITÉ..

F. TALDIR-JAFFRENNOU

LES PRESSES ARTISANALES DU CERCLE DE BROCELIANDE
rue Poullain-Dubarc, RENNES.
Le Gérant : René CRUCHON

R. C. Métiers 8260
Dépôt légal 6-56